

« Ecrire » le paysage argentin selon Roger Caillois

Drd. Bettina Ghio

Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

Résumé : El sociólogo y escritor francés Roger Caillois visita la Argentina en 1939, viaje que se prolonga durante 5 años a causa de la guerra. La amistad que había establecido un poco antes en París con la intelectual y mecenas cultural argentina Victoria Ocampo lo impulsa a aventurarse en estas tierras.

Ambos intelectuales poseían un interés particular por los paisajes desérticos. Para Caillois, quien siempre estuvo atraído por las piedras y minerales, este tipo de paisaje revelaba la magnitud propia de la naturaleza frente al hombre. Para Victoria, ciertas particularidades del paisaje argentino reflejaban el alma y la personalidad de sus habitantes, metafóricamente perdidos en la inmensidad de su tierra. De este modo, esta preocupación los reúne a ambos, lo que permite a Caillois de imprimir en sus textos la inquietud literaria frente al paisaje extranjero.

Mots-clés : Roger Caillois, description, réflexion métaphysique, paysage argentin

« Le jour où je les publiai, épurées cependant de tout détail anecdotique ou pittoresque pour donner à mes pages la même nudité que celles de la contrée qu'elles s'efforçaient de décrire, ce jour-là, je devins écrivain malgré moi¹. »

Attiré par les déserts, les pierres, “la matière qui résiste”, Roger Caillois se rend en Argentine en 1939. Le silence extraordinaire des terres désertiques fut l’excuse qui inspira Victoria Ocampo pour convaincre le jeune sociologue à s’aventurer en terres argentines. Les premiers contacts en France des deux intellectuels restent pour le moins anecdotiques: un caillou, une ammonite plus précisément, lancé en plein désert de Caussol où Caillois avait attiré Victoria pour partager la sensation de retrouver l’existence en contraste avec la nature. Retournée chercher le caillou, elle le gardera auprès d’elle le long de sa vie poussée par la pensée superstitieuse de « que c’était un présage » : « l’ammonite était le signe d’une ‘alliance du progrès pour le progrès’ qui venait de voir le jour. Elle ne pouvait pas rester perdue en plein désert de Caussol² ». Récupérer cette pierre signifiait sans doute bâtir le ciment d’une alliance littéraire, la vision de Victoria fut plus que certaine, Caillois allait se convertir en une figure emblématique de l’échange littéraire entre la France et l’Argentine.

Le désert de Caussol était « futile » aux yeux de Madame Ocampo, peu comparable aux extensions qui s’étalent en Argentine « habitées d’une insurmontable désolation ». Cet « échantillon sans valeur³ » qui représentait pour elle ce désert du sud de la France, devint l’excuse parfaite pour convaincre Caillois de partir en Argentine : « Vous donnerez des conférences, nous vous donnerons des vallées et des montagnes en pierre jusqu’à vous rassasier !⁴ » L’engagement fut pris et la promesse tenue...

Le séjour de Caillois, prévu pour quelques semaines, se prolongea en cinq ans par l’avènement de la guerre. Installé à Buenos Aires, il consacra une grande partie de son activité littéraire à l’édition de différentes revues pour défendre une France libre. Le long séjour lui permit d’apprendre l’espagnol « comme très peu d’écrivains argentins connaissent le français » et cet écrivain qui « ne se niait pas à la géographie⁵ » parcourut l’Amérique latine. Le voyage lui permet de faire connaissance avec des paysages dont les caractéristiques sont diamétralement opposées à celles auxquelles il était habitué et le marquent profondément : le paysage sec et plat de la Pampa, haut sommets neigeux de la Cordillère, étendues vides et glacées de Patagonie⁶.

La fascination pour le paysage sud-américain prend bientôt chez lui des allures qui marqueront son écriture, révélant l’existence du vide qui donne à l’homme conscience de sa solitude. En témoignent les mots que lui adressa René Huyghe le recevant à l’Académie Française :

Vous apprécierez, sans doute, que je parle de l'enrichissement de votre pensée par le contact avec l'Amérique latine. Profondément latins mais dotés sans doute, par l'immensité du sol qui les a vus naître, d'un sens cosmique très rare en Europe, les poètes sud-américains sont des révélateurs des puissances secrètes de la nature... vous aviez éprouvé vous-même son charme pendant les voyages qui vous ont permis de découvrir les déserts les plus retirés, les plaines poussiéreuses de la Patagonie qui enferment l'homme dans une absence infinie⁷.

Ce choc esthétique est bientôt palpable, car à peine installé en Argentine, le premier article qu'il publie dans la revue *Sur* s'intitule « La Pampa ». Il avait déjà témoigné dans *L'Aile froide*⁸, un an auparavant, son intérêt pour le climat et les paysages arides qui « reste fidèle dans les années suivantes à son goût pour le désert, le minéral, l'aridité et le froid⁹. »

Or, l'attraction pour ces paysages était partagée par Victoria Ocampo qui dans ses écrits fait preuve d'une inquiétude particulière. Marquée essentiellement par les écrits d'Henri Michaux, consacrés au paysage sud-américain, Victoria progresse dans l'idée selon laquelle l'horizontalité des plaines argentines influence l'esprit de ses habitants qui « s'offre aimablement au ciel ». Michaux, pour qui l'Amérique du Sud était le continent de la continuité et de la répétition, insistait principalement sur la monotonie des paysages et sur le fait qu'il faut connaître le continent par « sa dimension de la multiplication », car « il n'offre pas du beau de chaque côté du chemin, mais par contre une amplitude infatigable¹⁰. »

Victoria Ocampo était consciente de cette « amplitude » et de la répercussion sur l'âme de ses habitants qu'elle caractérisait comme « des âmes sans passeport » car l'extension du territoire donne le sentiment de n'appartenir à aucune terre et en même temps d'ouvrir à tous les départs et à toutes les arrivées. Elle se sentait propriétaire d'une âme « irréparablement pauvre en beauté¹¹ », invisible aux yeux européens, habitués à d'autres spectacles ; âme qu'elle « laissait de côté au moment de commencer toute discussion, comme l'on laisse un parapluie à l'entrée d'un musée ; âme sans cours et se sentant mal à l'aise en même temps ; âme qui ne se résignait pas pour autant à rester toujours dans un coin, comme en pénitence¹² ». Dans *Quiromancia de la Pampa*, l'un des premiers textes qui ouvrent les *Témoignages* de Victoria Ocampo, elle décrit ses sentiments envers le paysage des plaines argentines, une lettre à un ami parisien où elle exprime son intérêt pour ces pages de Michaux fait preuve de cette inquiétude :

Vous rappelez-vous quand nous admirions certaines peintures chinoises où le vide se faisait sensible et significatif par une branche ou un oiseau dessinés sur un angle de la toile, marquant comme titre le vide ? Vous rappelez-vous notre impression ? Dans cet espace nu, nous reconnaissons le protagoniste, l'objet principal de l'artiste, et une pure affirmation émergeait de lui, comme celle qui née parfois du silence. Notre Pampa, notre fleuve, notre âme me font penser à ces peintures. Mais en ce qui concerne notre âme, le bref dessin, aile ou feuille, qui donne du nom à l'espace vide, est à peine dessiné : il en manque le titre¹³.

Un autre écrivain que Victoria célèbre, par le fait de comprendre cette angoisse de l'âme argentine, est Waldo Frank. Voici un extrait dans lequel il fait allusion au paysage argentin qui est aussi présent dans les *Témoignages* de Madame Ocampo :

Vous êtes une nation potentielle perdue dans l'amplitude de votre terre. Votre tristesse c'est cela : être perdus. Mais vous marchez vers la naissance par une croissance vers le bas : vers le bas dans le sol, vers le bas dans vous-mêmes¹⁴.

Finalement, l'anecdote de la chanteuse française en visite en Argentine illustre l'inquiétude particulière de Victoria pour le paysage argentin. Mlle X, qui ne comprenait pas l'intérêt que l'on puisse porter à visiter la Pampa argentine, qui n'était pour elle qu'une

« plaine », accepte par courtoisie de la « voir ». Victoria pense alors : « tu la regarderas mais ne la verras point¹⁵ ». Ce quelque chose « au-delà » de la plaine représentait pour Victoria l'enjeu principal du paysage et un concept qui n'était pas d'approche évident pour ceux qui ne comprenaient point le sens de la « dimension ». Comment le faire alors comprendre aux étrangers quand les Argentins eux-mêmes l'avaient à peine compris ? Depuis longtemps elle attendait le regard étranger capable de saisir la « chiromancie » des plaines argentines.

Et enfin ce regard vint. C'était bien elle qui poussa Roger Caillois à s'aventurer dans ces terres désertiques et partagea avec lui le désir d'écrire sur le paysage argentin afin de mieux comprendre "l'âme" de ses habitants. De cette manière, l'exil, le voyage et le contact avec ce regard particulier de Victoria Ocampo sur le paysage argentin contribuèrent à un nouveau tournant dans l'écriture de Roger Caillois et lui firent devenir écrivain « malgré lui ». Deux textes de Caillois font preuve de cette nouvelle obsession née du contact avec le continent sud-américain "d'écrire" le paysage argentin.

« La Pampa¹⁶ »

« Simple surface sous les nuages, l'écorce nécessaire d'une planète¹⁷. »

La pampa reste sans doute le territoire de l'Amérique du Sud le mieux à même de représenter cette idée de monotonie. Dans les mots d'Henri Michaux, elle est une « terre à vaches, qui dit tout ce qu'elle a à dire en un mètre carré, mais le répète sur des milliers et des milliers de kilomètres qui font la partie la plus considérable de l'Argentine¹⁸. »

Publié en septembre 1939 dans la revue *Sur* et repris sous le titre « La plaine » dans diverses revues françaises, le texte de Caillois illustre certes cette monotonie, mais il fait pourtant prédominer le sens du vide, l'absence de paysage ou « le paysage de l'absence¹⁹ » qui le constitue en paysage idéal pour retrouver l'essence humaine. Témoignant la découverte d'espaces conforme au goût de l'écrivain pour l'aridité et le minéral dénué²⁰, ce texte fait preuve de la désolation irréparable de l'extension de l'espace qu'« aucune intempérie ne peut dévaster ces dénouements que la mort même semble devoir plutôt confirmer que détruire et corrompre. » Dépassant la monotonie, le vide se suffit à lui seul pour permettre que le sol « n'offre rien à voir que lui-même, indivisible, homogène et, comme l'être de Parménide, sans licence d'exister nulle part différent ou inégal²¹. »

Célébrer la terre, c'est sans doute la recherche de Caillois, « terre sans visage ni parure » qui se suffit à elle seule et où tout paysage est superflu, « il la faudrait encore désertique et inféconde », sa beauté réside dans son originalité et sa pureté : « qu'elle ne nourrisse pas l'homme, puisqu'elle n'a rien pour lui plaire, qu'elle soit inutile comme elle est monotone, aussi avare des fruits qu'elle est pauvre de séductions. » La Pampa est juste « présence », rien n'y trouble la vue, « nulle difformité, ni goitre ni verrue » ni « les lignes harmonieuses qui reposent les regards ou les conduisent, l'ombre et le charme des bois, le cours délicieux d'une belle rivière, tous les pièges de la douceur²². »

La Pampa est sans piège, Caillois la décrit comme à une terre dépourvue de limites, où terre et ciel se confondent. « Limite d'un monde »²³ elle impose la réflexion métaphysique, Caillois fait ainsi l'éloge d'une « morale du paysage »²⁴ et plus particulièrement de celle du désert. Austère et de surface inutile, le désespoir et l'abandon se font sentir dans cette terre, car son « charme » réside dans la solitude éprouvée qui devient un lieu d'affirmation pour l'homme.

L'originalité de ce texte est de dépasser la simple description de paysage, il s'agit pour Caillois d'une « leçon » que donne le désert. L'homme doit apprendre « le goût d'un destin dépouillé » et « de la nudité de l'être²⁵ ». Cette terre est faite pour les âmes magnanimes, car elles n'y trouveront aucune protection et elles doivent, elles toutes seules, surmonter les obstacles de la nature. La consigne morale progresse encore, car seules les âmes ayant la

pleine conscience de leur existence peuvent y rester, car elles n'ont besoin que d'elles-mêmes pour exister. La terre devient ainsi métaphore d'un certain type d' « âme » qui évolue dans la constante réflexion de son existence.

Cette terre « faite pour la chevauchée » se fond en même temps dans le mouvement, une belle métaphore de l'action et de la fusion de l'homme avec la terre qui « accueille le mouvement comme la femme reçoit l'homme ».²⁶ L'action naît du parcours de cette terre qui requiert de l'effort constant, de l'épuisement de toutes les forces et qui donne en même temps à l'homme une souveraineté que rien ne vient entamer, affirmant ainsi une virilité conquérante.

« Ecrire » la pampa, c'est l'excuse pour Caillois d'écrire sur l'homme. L'homme qui cherche des paysages « décorés » est à la recherche d'une satisfaction voluptueuse qui ne le comble qu'extérieurement. La pampa satisfait, par contre, l'appétit le plus intime et le plus difficile à combler, celui de la gloire intime, de l'orgueil de se sentir unique dans l'immensité de la terre. L'homme retrouve son essence dans cette terre qui lui cède sa place afin de « mieux voir » dans un vide où rien ne peut distraire la perception : « Au loin s'élève à d'étonnantes altitudes tout un cirque de nuages qui se perdent dans les hauteurs du ciel comme ailleurs les choses de la terre se perdent dans les nuages²⁷. »

L'homme est appelé à apprécier sa propre existence, à l'image de cette terre que l'on estime par la discrétion de son paysage minimum et non pas par ses fruits ou la proximité de son décor.

Le texte, qui devient leçon de morale pour l'homme, est finalement une sorte de chant sacré, à la façon des indiens de l'Amérique latine, de remerciement de la terre. Elle est remerciée de son existence même, de son ampleur, de son vide pour être source de méditation et de réflexion spirituelle et cognitive; pour être terre en extension, elle déplace l'homme vers le ciel, rendant imperceptible la limite entre ciel et terre. La louange de la terre arrive à son but pour rendre « grâces à cette terre qui exagère tant la part du ciel²⁸ ».

« Patagonie »

« Contrée toute d'espace et d'appel qui compose sur le sol un site comme il faudrait avoir l'âme²⁹ »

En 1942, un voyage en Patagonie réveille le poète timide par un choc esthétique et métaphysique qui ne peut pas l'empêcher « de jeter sur papier » les impressions qui feront naître après Le Rocher de Sisyphe.

Patagonie, s'inscrit dans la veine d'une écriture à partir des impressions face au paysage aride. Il apparaît en 1942 en Argentine et est repris dans Le Rocher de Sisyphe- publié d'abord en espagnol, la même année- où l'auteur manifeste sa préoccupation pour la civilisation qui n'est pour lui que « la conquête continue de l'homme sur lui-même³⁰ ». Le texte montre que Caillois est resté fidèle à son intuition des analogies de la réalité et la détermination de l'homme : l'homme ne peut pas échapper à la nature – composante fondamentale de la réalité qui l'entoure- et à tout ce qui obéit ses lois.

Le mécanisme du texte est semblable au précédent: l'écriture naît de la contemplation du paysage pour se concrétiser en louange de la terre, mais *Patagonie* est un texte d'une plus riche réflexion métaphysique. La méditation solitaire face au paysage a aiguisé chez Caillois une certaine admiration pour la matière brute et une conscience extrême de la « fragilité de l'apport de la conquête humaine », pensée qui prédominera dans *Patagonie* :

C'est là que j'ai pensé que ce qu'on pouvait vraiment appeler la civilisation se faisait sur le glaciais, dans les marges, là où l'homme pénétrait à peine. Et puis j'ai eu aussi l'idée ... de l'homme comme un usurpateur sur la terre.³¹

L'observation du paysage sert l'écrivain à méditer sur la condition de l'homme et sur le travail de la civilisation. Il contemple, de cette manière, ce paysage austère où seul l'effort est accepté pour le progrès, paysage qui ressemble le cœur de l'homme, « encore plus difficile que la terre à ensemer »³¹. Dans les terrains déjà habités par l'homme, la terre est fertile car elle possède tout un héritage d'agriculture où il suffit de lancer des grains et attendre patiemment les fruits ; dans un terrain comme celui de la Patagonie arctique, tout est à apprendre, aucun héritage n'a été reçu, l'homme doit commencer à zéro et appliquer tous ses efforts pour la construction de la civilisation. Réflexion qui fait reconnaître à l'écrivain que malgré les différences entre les civilisations, elles supposent toutes le même effort et la même persévérance :

Les civilisations sont diverses et ne se laissent pas mutuellement pénétrer. Chacune semble à l'autre barbare et monstrueuse... Pourtant tous les styles sont apparentés, car ils supposent également la même persévérance et la même discipline. Ils démontrent qu'un effort toujours appliqué à la même fin consacre la vie de l'homme à une tâche dont elle tient sa grandeur.³²

La découverte d'un paysage extrême, vide et dépouillé, « dont l'aridité d'une telle nature impose l'exigence d'une autre épreuve, d'une autre éthique : la verticalité chancelante de l'homme qui se tient debout, seul devant un paysage de désolation³³ » renforce chez l'écrivain les inquiétudes nées face au contact de la Pampa : le vide comme terrain idéal pour renforcer l'âme de l'homme. A différence de *La Pampa*, où l'écriture était purement consacrée à la louange de la terre, Caillois fait apparaître l'homme dans *Patagonie*, mais il le montre pourtant soumis à la nature. Il décrit ainsi un homme seul, « qui avance péniblement en économisant ses forces en cette terre désolante, balayée par la froidure antarctique³⁴. »

Les « pierres » attirent principalement l'attention de l'écrivain, en tant que matière première de construction, le mot devient figure analogique du socle de la civilisation. Incorruptible, elle est « matière qui résiste », associée au même temps à l'effort et au travail. C'est l'effort constant qui exige la construction et la conservation de la civilisation et comme Sisyphe l'homme est contraint à rouler sans cesse la pierre de la civilisation qui retombe en arrivant au sommet :

Je voulais manifester que la civilisation est un effort toujours à recommencer, toujours en danger, et dont le progrès n'est guère sensible, mais où beaucoup s'accordent à reconnaître la meilleure gloire de l'homme³⁵.

Ainsi pour Caillois toute civilisation naît, se renouvelle et décline ; l'étude de ses différents étapes nécessite d'une réflexion sur des divers âges et continents du monde, la Patagonie est donc un terrain idéal pour porter cette réflexion. Terre presque stérile où les cailloux ont pris la place des végétaux, elle présente comme la Pampa un paradis mystérieux où la terre se confond avec le ciel et où les grandes falaises de ses côtes « s'effacent dans le lointain, se confondent avec l'horizon³⁶. »

Grâce à l'éloignement et à la sensation de solitude éprouvée dans le désert patagonique, l'écrivain a pris conscience du grand travail de la civilisation où tous les hommes contribuent à ce « trésor commun ». Il a compris que même ce travail et les richesses culturelles qui lui sont liées, transmises de génération en génération et qui font l'orgueil de l'humanité, ne sont que du néant face à la grandeur de la nature et qu'aucune civilisation ne supplante les autres, vue l'égalité de leur travail: « Je pourrai traiter toutes les œuvres de l'homme d'égal à égal. J'aurais même conquis le droit de m'éloigner et de voir comment, jusqu'à les faire disparaître, les rapetisse la distance³⁷. »

Or, dans cette terre il y a une évocation constante de la mort, où « la faune entière de la création a délégué des représentants pour y mourir » pour que leurs ossements se retrouvent rassemblés dans une particulière familiarité : « Le destin, qui les a fait vivre dans des éléments contraires et qui les a munis de pouvoirs si divers, se plaît à les réunir à l'heure de leur trépas : un rendez-vous tardif rend fraternellement au néant les êtres les plus dissemblables³⁸ ». Images qui montrent la nature comme un exemple de civilisation et de valeur morale : l'homme doit se retourner vers elle pour retrouver le modèle de la civilisation.

Cette présence de la mort est liée au même temps à l'idée de destruction qui règne dans ces terres. Il y a un rappel constant de la brièveté de l'existence et qu'aucune espèce n'échappe à cette fatalité car « jusqu'aux pierres s'usent ici et se trouvent impuissantes à conserver leur forme et leur dureté. » et « ces terres proclament avec éloquence une loi de destruction universelle et terrible³⁹. »

Pourtant, pour qu'il existe civilisation il faut que l'homme ait la conscience de laisser en héritage ses œuvres, qu'il prenne des exemples de ses prédécesseurs, qu'il participe à la continuité de sa culture :

Un isolé ne peut être le joint d'une tradition et d'une aventure. Il ne continue ni n'ouvre rien. Jusqu'à la révolte lui est impossible. Contre quoi son énergie se lèverait-elle ? Ne recueillant aucun héritage, naissant dans un désert, ne rencontrant aucun obstacle, il n'aurait à secouer aucun joug. Contraint à jouir de l'instant, il ne léguerait aucun exemple à suivre, aucune œuvre à terminer⁴⁰.

Par le fait d'enterrer ses morts, l'homme a conscience de la continuité de ses traditions. Il est conscient qu'une vie ayant collaboré à la construction de sa culture vient de disparaître et son corps mérite du respect :

En creusant une tombe à sa dépouille, l'homme fonde ses prétentions sur l'avenir ...Il établit une continuité⁴¹.

Une dernière idée naît de la contemplation solitaire du paysage patagonique, celle de l'homme comme un usurpateur de la terre, idée qui restera une préoccupation constante chez Caillois, la concrétisant plus tard dans son texte *Paysage Américain*. L'homme, s'appropriant de ces contrées désertes et en y fondant des civilisations, s'approprie des espaces afin de porter une réflexion sur ses origines et considérer l'effort de la construction de l'espace civilisé. Ces espaces, travaillés par l'homme, ne représentent rien face aux « présents immortels », les grands rois de la nature que le sont la mer, le vent et ciel qui rappellent constamment le périssable de l'œuvre humaine et devant qui « les civilisations mêmes ne semblent durer qu'un jour ». Le désert devient pour Caillois le seul endroit où l'homme peut prendre conscience de sa petitesse :

Il restera toujours d'assez grands déserts pour ceux qu'aucune abondance ne rassasie. Et quel serait le sens de leur dédain, s'ils ne quittaient rien ? A ces contemplateurs, il ne manquera pas d'espaces vides pour nourrir leur âme d'une substantielle absence⁴².

En mars 1942, Roger Caillois écrit à Victoria Ocampo une série de lettres où il exprime ses impressions pendant son voyage en Patagonie : « ce n'est possible d'y aller que là où ce n'est pas intéressant: dans la plaine⁴³ ». Ces lignes reflètent la complicité partagée entre les deux intellectuels sur la particularité à saisir des plaines argentines. Le sociologue regrette même de n'avoir pas pu les contempler en sa compagnie car « les paysages ne prennent leur valeur que si l'on est deux à les regarder, qui savent s'en faire découvrir l'un à l'autre les beautés particulières⁴⁴ ». Ce que selon Victoria était « inintéressant » aux yeux étrangers et que peu étaient ceux capables d'en saisir la particularité est devenu l'attrait de préférence de ce Français qui ne se « niait pas à la géographie » car « chaque voyage l'incitait à un autre

voyage », selon les propres mots de Victoria. Leur amitié est née d'une commune ferveur pour l'écriture qui possède la vertu de transcender les siècles à la manière des pierres et des déserts qui attiraient Caillois, de ce fait l'écriture était perçue pour tous les deux comme « matière qui résiste ».

Que ce soit avec *La Pampa* ou *Patagonie*, Caillois assume une nouvelle responsabilité littéraire à un moment où le trouble de la guerre envahissait l'écriture: rendre compte des impressions d'un regard étranger sur la nature austère qui appelle à penser à la fragilité et à la précarité de toute entreprise humaine, des lieux qui invitent l'observateur à « repenser la dépense et les paroxysmes sociaux en regard des forces de dissolution d'une nature sauvage et indomptable, une nature vierge qui enferme l'homme dans une absence⁴⁵ ». L'exil durant la guerre lui fait s'approcher de ce qui construit plutôt que de ce qui détruit, exil aussi hors des idées reçues, comme bien le signale Marguerite Youcenar dans un discours prononcé en honneur du sociologue, pour elle « *Patagonie* évoquait par la première fois, sous la dureté nette et pure d'un ciel austral, ces grands pays muets, qui ne doivent rien encore à l'effort de l'homme, et ne sont pas non plus salis par lui, paysages fossiles d'un monde qui, semble-t-il, a accumulé sur soi des milliers d'années sans VIVRE au sens où l'homme entend VIVRE, réserve anachronique d'espaces grands ouverts⁴⁶. »

Ces textes avec celui de « Paysage du Chili⁴⁷ » annoncent *Espace Américain*, un ouvrage qui marque l'existence de Caillois pénétrée par ses voyages lors de son long séjour en Argentine. Dans ce texte, il fait encore une fois l'éloge du vide et de l'extension de la terre portant sa réflexion sur la place de l'homme dans la nature, où il le voit comme un usurpateur, écrasé par l'étendue et la pérennité de la terre. Cet ouvrage met aussi l'accent sur le concept de « renouveau » qui est lié au continent américain en opposition aux concepts négatifs que la guerre a fait attribuer à l'Europe.

Le projet d'écriture entamé par Caillois à travers le paysage argentin l'accompagna le long de sa carrière littéraire. Presque quarante ans après son séjour argentin, le vide de ces paysages l'inquiétait encore : « Je n'ai jamais écrit de souvenirs de voyages. Je ne suis jamais revenu avec un film ni même avec une photographie. Le voyage chez moi est devenu aventure intérieure. Il me donne des forces... j'ai besoin d'espace. D'espace vide, s'entend. Où l'homme est rare; ses oeuvres encore davantage⁴⁸. »

Notes

[1] Roger Caillois se référant à ses écrits sur la Patagonie in Roger Caillois, *Le Fleuve Alphée*, Gallimard, Paris, 1978, p.68.

[2] Victoria Ocampo, *Testimonios. Novena Serie, 1971/1974*, Sur, Buenos Aires, 1979, p.29.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

[5] V. Ocampo, *Testimonios...op.cit*, p.28.

[6] Voir à ce propos Guillaume Bridet, « L'individuation et la pensée » in *Littérature et Sciences humaines : autour de Roger Caillois*, Editions Champion, Paris, 2008.

[7] Cité par V. Ocampo dans son texte « Roger Caillois y el intercambio cultural » (1972) où elle fait l'éloge de l'écrivain à la suite de sa consécration à l'Académie Française in *Testimonios...op. cit.* p.31.

[8] *L'Aile Froide*, texte écrit en 1938 ne parut jamais en publication qu'après la mort de Caillois. Récit qui décrit le glacier portant le même nom, il allait paraître dans la NRF en 1939 mais quand Caillois corrigeait les épreuves, il fut « si effrayé des passages tant soit peu lyriques qu'il contenait » qu'il arrêta immédiatement la publication. (Commentaire de Caillois dans *Le fleuve Alphée...op.cit.*)

[9] G. Bridet, *L'individualisation....op.cit.*

[10] Henri Michaux, « Ecuador », *Revue Bifur 1929-1931, n°1 du 25/05/1929*, Georges Ribemont-Dessaignes et Pierre Gaspard Lewy (dir de publication), Editions du Carrefour, Paris, 1929.

[11] V. Ocampo, « Quiromancia de la Pampa » in *Testimonios. Primera Serie/ 1920-1934*, Buenos Aires, Ediciones Fundacion SUR, 1981, p. 111.

[12] Ibid.

[13] V. Ocampo, « Quiromancia de la Pampa »... *op.cit*, p.112.

- [14] V. Ocampo, *Testimonios. Primera serie... op.cit*, p.112.
- [15] V. Ocampo, *Testimonios. Primera serie... op.cit*, p.111.
- [16] Ce texte apparaît par la première fois dans le n° 60 de la revue *Sur* de 1939. Il a été publié ensuite par *Lettres Françaises*, n°1 en 1941. Il apparaît sous le titre « La plaine » in Roger Caillois, *Approches de la poésie*, Gallimard, 1978, p.48-50.
- [17] R.Caillois, « La plaine » in *Approches...op.cit*, p.48.
- [18] H. Michaux, « Ecuador »... op.cit.
- [19] Conf. G. Bridet. *L'individualisation... op.cit*.
- [20] Conf. « Textes rares et inédits de Roger Caillois » rassemblés par Odile Felgine et présentés par Alexandre Pajon. Dans Jean-Clarence Lambert (dir.) *Roger Caillois*, Paris, Editions de la Différence, 1991.
- [21] R. Caillois, « La plaine »... op.cit. respectivement p.48.
- [22] Ibid.
- [23] Ibid.
- [24] Conf. G. Bridet. *L'individualisation... op.cit*.
- [25] R. Caillois, « La plaine »... op.cit. p.48.
- [26] Ibid. respectivement p.49.
- [27] Ibid. p. 50.
- [28] Ibid.
- [29] R. Caillois, « Patagonie » in *Le Rocher de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1946.
- [30] R. Caillois, « Avertissement », in *Le Rocher ... op.cit*. p.9.
- [31] Roger Caillois, « Notes pour un itinéraire », in *Cahiers pour un temps*, Pandora Editions, Vichy, Fonds Caillois, 1981, p.169.
- [32] R. Caillois, «Patagonie » in *Le Rocher... op. cit*, p.109.
- [33] Stéphane Massonet. « Premiers déserts », Chap. III « Littérature, écriture, ruptures » in *Les labyrinthes de l'imaginaire dans l'œuvre de Roger Caillois*, L'Harmattan, Paris, 1998, p.64.
- [34] Ibid.
- [35] R. Caillois, « Avertissement » in *Le Rocher... op.cit*, p.9.
- [36] R. Caillois, « Patagonie » in *Le Rocher... op.cit.*, p.93.
- [37] Ibid, p.117.
- [38] Ibid., respectivement p.95.
- [39] Ibid., p.97.
- [40] Ibid., p.111.
- [41] Ibid., p.112.
- [42] Ibid., p.114.
- [43] Lettre du 15/03/1942 à Victoria Ocampo depuis Magallanes, Patagonie argentine. Roger Caillois/ Victoria Ocampo, *Correspondance (1939-1978)*, Lettres rassemblées et présentées par Odile Felgine avec la collaboration de Laura Ayerza de Castillo et l'aide de Juan Alvarez-Marquez, Stock, Paris, 1997, p.176.
- [44] Lettre de Roger Caillois à V.O. du 19 mars 1942, in R.Caillois/V.Ocampo, *Correspondance... op.cit*, p.178.
- [45] S. Massonet, *Premiers déserts... op.cit*. p.64.
- [46] Marguerite Youcenar, « L'homme qui aimait les pierres ». Discours prononcé en séance publique le 22 janvier 1981. le texte, amputé des remerciements, a été publié dans le recueil *En pèlerin et en étranger*. Essais, Gallimard, Paris, 1989.
- [47] Texte de 1948 conservé au Fonds Caillois, Médiathèque Valéry Larbaud, Vichy.
- [48] Roger Caillois, *Le Fleuve Alphée*, Gallimard, Paris, 1978, p.75.

Bibliographie

- Bridet,G. « L'individuation et la pensée » in *Littérature et Sciences humaines : autour de Roger Caillois*, Editions Champion, Paris, 2008.
- Caillois, R., *Le Rocher de Sisyphe*, Gallimard, Paris, 1946.
- Caillois, R., *Le Fleuve Alphée*, Gallimard, Paris, 1978.
- Caillois, R., « La plaine » in *Approches de la poésie*, Gallimard, Paris, 1978.
- Caillois, R., « Notes pour un itinéraire », in *Cahiers pour un temps*, Pandora Editions, Vichy, Fonds Caillois, 1981.
- Caillois, R./ Ocampo, V., *Correspondance (1939-1978)*, Lettres rassemblées et présentées par Odile Felgine avec la collaboration de Laura Ayerza de Castillo et l'aide de Juan Alvarez-Marquez, Stock, Paris, 1997.
- Lambert, J-C.(dir.), *Roger Caillois*, Editions de la Différence, Paris, 1991.
- Massonet, S., « Premiers déserts », Chap. III « Littérature, écriture, ruptures » in *Les labyrinthes de l'imaginaire dans l'œuvre de Roger Caillois*, L'Harmattan, Paris, 1998.

Michaux, H. « Ecuador » in *Revue Bifur 1929-1931, n°1 du 25/05/1929*, Georges Ribemont-Dessaignes et Pierre Gaspard Lewy (dir de publication), Editions du Carrefour, Paris, 1929.

Ocampo, V. “Quiromancia de la Pampa” in *Testimonios. Primera Serie/ 1920-1934*, Buenos Aires, Ediciones Fundacion SUR, 1981.

Ocampo, V. « Roger Caillois y el intercambio cultural » in *Testimonios. Novena Serie, 1971/1974*, Sur, Buenos Aires, 1979.

Yourcenar, M., « L'homme qui aimait les pierres » in *En pèlerin et en étranger. Essais*, Gallimard, Paris, 1989